

Chroniques Africaines

I

Bonjour à tous,

Je vous écris de l'Hôtel Kalahari Sands à Windhoek, capitale de la Namibie. Ça y est, nous y sommes bel et bien. Après un voyage de presque 24 heures avec une escale à Johannesburg, nous avons atterri à l'aéroport de Windhoek hier à 16h40.

Les formalités de douanes passées (qui m'ont coûté un disque du Blowing), nous avons récupéré nos bagages sans encombre, y compris la contrebasse. Johanna, notre guide pendant le séjour, était là avec un minibus et un chauffeur. Direction l'hôtel. Trois quart d'heure d'une route aride - c'est pourtant la saison des pluies - où nous avons croisé un phacochère avant d'atteindre la capitale somme toute assez banale avec ses immeubles récents qui se donnent des airs de banlieue d'affaire occidentale.

Le pays qui était encore sous le régime de l'apartheid il n'y a pas si longtemps a gagné son indépendance grâce à un parti qui est toujours au pouvoir. Le président est élu mais ne rencontre guère d'opposition. La pauvreté ne se voit pas en ville où les magasins sont déjà aux couleurs de Noël. Cependant, il n'y a pas foule dans les rayons et l'on nous a vivement recommandé de ne pas traîner non accompagnés le soir dans les rues qui sont le théâtre d'agressions fréquentes.

Hier soir, dîner en compagnie de Johanna et de Catherine qui est la directrice du centre franco-namibien dans le restaurant branché de la ville. Springbok au menu. L'antilope est la viande namibienne par excellence. Servi en brochettes grillées, c'est délicieux. Avant de rentrer à l'hôtel nous avons poussé notre minibus en panne sans parvenir à le démarrer, et finalement nous nous sommes entassés à 6 dans la voiture de Catherine.

L'été commence et les gens s'apprêtent à partir en vacances, du moins ceux qui peuvent se le permettre. Ce matin, j'ai pris mon petit-déjeuner en terrasse à 6H30, et le soleil était déjà féroce. J'ai dû me lever tôt pour assurer une interview avant notre concert de ce soir. Nous nous sommes partagé la matinée avec Sophie, et j'ai pris la première tranche avec une émission en directe sur la radio Nationale NBC. J'y suis allé avec Fifi et Jorge, un chauffeur du Centre originaire de Bilbao. Elle a enchaîné avec Yoni pour deux autres ITW dans des radios locales.

À midi, nous avons rendez-vous au club où nous jouons ce soir pour faire les balances. Je dormirai cette après-midi. Nous sommes invités à une soirée chez le Consul ce soir, après le concert. Demain off. Nous allons rendre visite à un éleveur de félin qui est à une heure d'ici. Lions, guépards, panthère et chats sauvages y vivent en plein airs et en parfaite harmonie, nous dit-on. Nous repartons dimanche.

Je pense à vous.

L.

II

Reprise du journal de notre tournée africaine sur une banquette de l'aéroport de Johannesburg, en attente d'embarquer pour le vol de Lilongwe, Malawi.

Je reprends là où je l'avais laissé samedi, le jour de notre premier concert.

Balance à 12H00 au Warehouse, la salle du concert. Belle salle, avec une "vibe", comme ils disent. Personnel de jeunes namibiens très accueillants. Les garçons sont magnifiques... je m'égare. Notre ingénieur est probablement malgache. Tout se fait en douceur. Le piano qui vient d'être accordé est déjà faux à cause de la chaleur, 35° au moins. La même qui contracte le saxophone au point de le monter à 446 sur l'accordeur de Yoni au lieu des 442 habituels ! Du coup, nos unissons me rappellent un peu les disques de Dollar Brand.

Un jeune guitariste est là, Jackson, qui assiste à la balance avec son instrument sur les genoux. Nous lui proposons de faire le rappel du concert et convenons avec lui d'un morceau, le Blue Bossa de Kenny Dorham. Plus tard dans les loges, après notre dîner, il se met à jouer un truc traditionnel assis sur le tabouret d'un vieux piano à queue. Je n'y résiste pas et me joint à lui, mais en bon occidental, il me faut un moment pour comprendre comment marche sa petite ritournelle aux contours rythmiques trompeurs. Sophie suggère à raison que cette comptine africaine ferait un bien meilleur rappel.

La veille, on nous avait pourtant prévenu ; Le public Namibien, du fait de son héritage germanique, n'est pas des plus expansifs. Quant à la fréquentation pour un concert de jazz, il ne fallait pas rêver. Si on avait 100 personnes, c'était déjà très bien. Résultat, la salle est archi-comble avec près de 300 personnes qui se pressent de toute part. Public local et métissé qui salue notre prestation par des tonnerres d'applaudissements. Surtout quand Jackson se joint à nous pour notre premier rappel. Il y en aura un deuxième avec Toulouse en duo qui clôt un premier concert qui a fait mentir tous les pronostics et qui nous file une sacrée pêche à tous. Nous sommes invités à une soirée chez le jeune consul fraîchement nommé. Je me désolidarise. Je suis crevé et retrouve ma chambre d'hôtel avec soulagement.

Le lendemain est un de nos jours off. Le matin, visite du marché artisanal où je trouve le cadeau d'anniversaire de Jules. Never too late, my friend. Fifi a loué une voiture pour aller voir la réserve de félins dans l'après-midi. Une fois encore, je préfère ma solitude. J'évite dès que je peux tous ces touristes laids et déprimants, les mêmes que je vois se traîner entre le casino et le restaurant de l'hôtel coiffés de chapeaux ridicules. Nous allons néanmoins déjeuner tous ensemble d'un très bon Mafé dans le restaurant africain de la ville tenu par des Camerounais Bamilékés. Avant de nous séparer.

Sieste, et lecture du superbe Zoli de Columm McCann dans le jardin public. Je suis accosté par des jeunes qui semblent vouloir quelque chose de moi ; mon appareil photo ? Mon argent ? Je ne tiens pas trop à le découvrir et rentre à l'hôtel où je finis l'après-midi à lire dans un canapé. Le soir, je retrouve notre fine équipe, tous satisfaits de leur escapade dans le "bush". Nous partons dîner dans un restau tenu par un breton. Délicieux poisson cuisiné simplement avec des tomates et de l'ail. Un régal.

Lendemain, retour à Johannesburg. On aperçoit des singes sur la route de l'aéroport de Windhoek. Je suis content de quitter cette ville sans âme. Nous arrivons à Johannesburg un peu cuits, mais bien accueillis par Laurent, le directeur du centre, flanqué de son assistant Ben et de Lawrence notre chauffeur. Nous sommes logés dans un Bed&Breakfast de luxe situé dans un des rares quartiers un peu sûrs de la ville - qui bat des records de violence - et nous allons dîner à pied dans un restaurant de la rue principale. Ambiance jeune et branché.

Après le dîner, Sophie part avec Yoni donner une interview à la radio nationale alors que Gautier, fifi et moi prenons un whisky dans un bar bruyant. Sur le chemin de l'hôtel, je trouve les céréales qu'il me faut dans une épicerie très brooklyn. Pour ceux que ça intéresse, mes intestins se plaisent à merveille en Afrique et tout va pour le mieux de ce côté-là aussi. Pourvu que ça dure.

Ce matin, lever à 6H15. Excellent petit-déjeuner puis belle ballade dans les faubourgs de la ville pour se rendre à l'aéroport, où Lawrence fait des miracles pour éviter les bouchons du matin. Nous allons embarquer. Je vous retrouve bien vite.

Je pense à vous,
L.

III

Je reprends mon récit alors que l'absence de

connexion depuis trois jours ne m'a pas permis de vous envoyer le précédent épisode. Tant pis, ça fera de la lecture.

Je suis assis à la table du jardin de notre "guest house". Les oiseaux chantent sans arrêt. Je me suis définitivement mis au rythme local avec un couché à 22H00, un lever à 6H00.

Nous avons atterri hier en début d'après-midi à l'aéroport de Lilongwe et c'est toujours avec soulagement que nous avons retrouvé tous nos bagages, basse comprise. Comme en Namibie, un disque du Blowing (versions promo emportées en nombre) fait des merveilles à la douane. Passage avec force sourires et poignées de main pour nous, quand nos voisins dans l'avion voient leurs valises minutieusement fouillées. Même les policiers nous demandent où nous jouons. Nadine du centre français de Blantyre est là avec deux chauffeur et deux pick-up, ces voitures américaines ou japonaises qu'on trouve partout dans l'hémisphère Sud je suppose.

Notre guest house est une maison entièrement rénovée avec cinq chambres immenses, des balcons, des terrasses, et la nature qui explose de partout ; des fleurs, des arbres et des plantes inconnus, une fontaine et ses crapauds, un concert d'oiseaux tout autour de nous... Ernest, un jeune homme de 27 ans, est là pour s'occuper de nous. Je me sens comme un colon.

Hier soir, dîner dans un restaurant surréaliste, le seul ouvert un lundi soir nous dit-on, dans une Lilongwe plongée dans le noir. Le plus cher aussi. La carte annonce Chinese Cuisine en énumérant toute une série de mets indiens. Nous demandons la carte des vins, et notre serveur revient avec un plateau chargé de toutes les bouteilles disponibles. La commande prend un bon quart d'heure. Je suis le seul à manger le chou cru qu'on nous a servi en entrée, mais je n'aurai pas à le regretter. Nous sommes sur nos gardes avec tout ce qu'on nous a dit avant de partir. La panne de courant d'hier n'est pas faite pour nous

rassurer, et nous évitons tout ce qui pourrait provenir du congélateur. À la fin du repas nous faisons connaissance avec Castro notre ingénieur du son qui vient d'arriver de Blantyre avec - nous l'apprenons plus tard - assez de matériel pour sonoriser un concert de Heavy Metal. Retour à la maison tôt, où nous libérons Ernest qui part retrouver sa femme et ses deux enfants en bas âge.

Après notre petit-déjeuner ce matin à 7H00, nous nous rendons, Fifi et moi, à l'endroit où nous jouons ce soir, un bar situé au milieu d'une immense pépinière où je prends plein de photos sous les regards amusés des employés. Nous découvrons avec stupeur tout le matériel qui est entreposé là et qui a nécessité la location d'un camion spécial. Quatre praticables en bois pour constituer une scène surélevée, des enceintes partout, une grosse table de mixage, vingt pieds de micros, deux claviers, deux guitares basses, des amplis... Je décide bien vite de rappeler le camion et de n'utiliser que le strict minimum. Castro est soulagé, lui qui se voyait devoir monter et démonter tout ça tout seul. Chargement du matériel avec Fifi, Castro, les deux chauffeurs et la chaleur. Depuis le début de notre voyage, je n'ai pas eu autant l'impression d'être en Afrique que ce matin. L'impression aussi d'être un grand privilégié et de vivre des heures précieuses.

Retour à la maison à midi où un déjeuner nous attend. Poisson, chou et msima, une sorte de polenta locale un peu fade mais sûrement très nourrissante. Sieste au son des oiseaux. On vient nous chercher bientôt pour aller faire une balance rapide. Et l'on nous promet un dîner de brochettes de chèvre et de bananes plantains grillées.

Life is sweet.

Je pense à vous,
L.

IV

Bonjour à tous.

Un petit mot de l'hôtel à Blantyre où nous venons d'arriver et qui, oh merveille, est équipé du Wifi.

Cinq heures d'une route qui m'a beaucoup rappelé celle qui relie Port-au-Prince à Jacmel en Haïti. Le même temps de parcours, le même dénivelé avec une ascension à 2 000 mètres, quasiment la même végétation, les mêmes villages accrochés aux collines, les mêmes enfants en guenilles qui suivent - ou ne suivent pas - leurs parents chargés comme des mules, les mêmes étalages de fortunes montés au bord de la route pour vendre quelques légumes, du charbon, des mangues, du tissu ou des meubles... La différence la plus notable sans doute tient à la qualité de la route elle-même qui est ici excellente. Le président ne manque pas de le souligner sur des grandes affiches en s'en attribuant tous les mérites.

Le concert d'hier soir nous a une fois de plus récompensé de tous ces kilomètres parcourus et c'est avec le sentiment de n'avoir pas failli que nous sommes allés nous coucher. La soirée n'avait pourtant pas commencée au mieux avec plus d'une heure de voiture pour rien. Le restaurant qu'on nous avait recommandé présentait deux inconvénients majeurs : il était situé beaucoup plus loin que prévu, et surtout il était fermé. La fatigue aidant, toute la petite compagnie a accusé le coup, alors qu'il ne restait plus beaucoup de temps avant le concert. Retour en ville pour échouer dans un minable bouge et avaler des sandwiches horriblement épicés en quatrième vitesse.

Aujourd'hui, Blantyre donc. Nous sommes attendus ce soir à dîner chez le directeur du centre. Sa très mauvaise réputation, comme la totale impréparation avec laquelle il a salué notre venue - de nombreux dysfonctionnements dont je vous passe l'ennuyeux inventaire - et la fatigue qui commence à peser ne m'incite pas beaucoup à m'y rendre.

Je vous envoie des images et je pense à vous tous.

L.

V

Je reprends le cours de ce journal après cinq jours d'interruption faute de temps et de connexion internet. Contrairement à ce que j'avais cru, le wifi à Blantyre ramait beaucoup trop pour envoyer quoique ce soit.

Ce n'est pas le seul défaut de cet hôtel tenu par un horrible français qui ne se déplace jamais sans ses pitbulls et qui traite son personnel comme de la merde. Je le lui ai fait remarquer dès le début du séjour ce qui m'a valu un délire hystérique sur le mode "vous ne connaissez rien à l'Afrique", et la sympathie immédiate des employés. Le soir, j'ai d'ailleurs préféré dîner au bar en compagnie de Peter, alors que notre compagnie est invitée chez le directeur du centre. Quarante-sept ans, père de quatre enfants, ancien cheminot pour la compagnie nationale de Malawi (qui n'offre sans doute pas les mêmes régimes spéciaux que son homologue française), il est obligé de travailler 80 heures par semaine à l'hôtel pour un salaire de misère.

Le lendemain matin, nous partons pour le CCF de Blantyre où nous attendent les ingénieurs. La salle est assez dépouillée et le piano terriblement faux. Je rencontre le pianiste du groupe qui fait notre première partie et je finis par lui donner un cours d'une heure et demie bien sympathique.

Déjeuner chez Maky, un camerounais qui tient un restaurant depuis pas mal d'années et qui nous reçoit comme ses amis. Excellente viande et lasagnes. Comme il est déjà tard, nous convenons avec lui que nous reviendrons pour dîner après le concert. Retour à l'hôtel où je débauche un des employés pour me conduire chez le coiffeur. Direction le marché de la ville. Un dédale d'allées et d'étalages en bois plantés dans la boue avec une foule compacte qui salue ma

présence de commentaires, de sourires et de rires. Nous mettons un moment avant d'arriver sur une sorte de parking où sont alignés des baraquements de fortune, les coiffeurs de la ville. Nous rentrons chez le premier, un ami de mon guide. Les enfants se pressent dans l'embrasure de la porte en un concours de sourires. Rasage du crâne et de la barbe : 1 euros. Alors que nous remontons vers l'hôtel, le coiffeur me rattrape avec mes lunettes de soleil oubliées sur sa tablette.

Rapide sieste, et nous revoilà partis pour la salle du concert. Première partie assurée par un très bon quartet. Belle musique qui marie des influences africaines, américaines et européennes sans jamais sonner comme un collage. La rythmique est excellente, et si les solos ne sont pas toujours à la hauteur des compositions, je ne m'ennuie pas une seconde pendant ce set inspiré.

Notre set n'est pas mauvais. Sur certains morceaux, Sophie propose des pistes nouvelles qui nous maintiennent en alerte. Après quoi, nous partons chez Maky. Brochettes grillées.

Le lendemain est une journée blanche. Seize heures passées dans les aéroports de Blantyre et de Johannesburg (où un orage bloque le trafic pendant deux heures), pour finalement arriver à l'Africa Hôtel de Maputo à 1:00 du matin. Un jour de voyage qui aura aussi coûté au flight case de la contrebasse de Yoni qu'on retrouve partiellement défoncé. Je fais quand même des belles photos avec les enfants d'une classe de Blantyre venus visiter l'aéroport. Je promets aux professeurs de leur envoyer un tirage.

Maputo est une ville qui semble s'être arrêtée dans les années soixante. Le bidonville qui s'étend de chaque côté de la route de l'aéroport donne le ton. Toutes les constructions sont dans un état déplorable. L'immeuble adjacent à notre hôtel n'est plus qu'une vieille carcasse sans portes ni fenêtres, qui pourtant abrite encore des gens. Le matin, nous faisons ce qui

devient une routine ; nous rendre au centre culturel situé dans un des plus vieux édifices de la ville. Construit à la fin du XIXe siècle, transformé en hôtel de passe, puis laissé à l'abandon avant d'être restauré par la France, c'est un ensemble architectural qui s'articule autour d'une belle salle de concert avec, sur la scène, un vieux Steinway encore valeureux.

Fifi et Victor, notre ingénieux ingénieur du son, vont trouver un carrossier pour réparer le flight case. Je pars en ville à la recherche d'un téléphone et d'un chargeur pour mon portable. Je longe un jardin complètement désolé et j'ai la sensation d'être dans une cité fantôme. Toutes les rues sont défoncées. Après quelques pérégrinations infructueuses, je trouve une boutique équipée d'un téléphone à compteur. Une des filles derrière le comptoir m'accompagne dans les rues jusqu'à un vendeur de chargeur. Retour au centre d'où nous partons pour un restaurant situé au bord de la plage. Très bruyant, attente interminable. Retour à l'hôtel où nous avons donné rendez-vous à Gilles, nommé depuis peu au consulat, et Henriette - qui se trouve aussi être la soeur de Jules Bikôkô pour ceux qui ne le savent pas - qui vient d'arriver en ville.

Le soir, à une demi-heure de monter sur scène, je décide de retourner passer un coup de fil là où j'avais été plus tôt dans l'après-midi, et qui se trouve à deux minutes du centre. A peine ai-je marché cent mètres que je suis accosté par deux flics armés de mitraillettes. Ils me demandent mon passeport. Je l'ai laissé au centre, je suis en bras de chemise. Rien à faire, la loi c'est la loi et je dois les suivre au commissariat où je passerai la nuit... Après quinze minutes de négociation et un échange de billet, je retourne au centre un peu dégoûté.

Malgré cet incident, le concert du soir, le quatrième de cette tournée, est peut-être notre meilleur. Nous sommes détendus, nous avons un beau son sur scène, et tout à l'air facile. J'entends Henriette crier mon nom. Après notre prestation, je fais la

connaissance de Tenrenciô, encore un autre jeune guitariste local. Rendez-vous est pris pour une séance de musique le lendemain. Nous partons tous au Cristal, le restaurant branché de la ville. Je me retrouve assis entre Henriette et un monsieur de l'ambassade. Délicieux repas de poisson. Je rentre me coucher avec Sophie, laissant Fifi, Yoni et Gautier poursuivre la nuit africaine...

Le lendemain, Tenrenciô m'attend dans le hall de l'hôtel à 10h00. Nous partons à pied pour le centre en coupant par les cités les plus pauvres de la ville. Où il connaît tout le monde. Nous passons trois heures merveilleuses à jouer des tourneries afro, des bossas, et le nouveau morceau que m'a inspiré notre boeuf avec Jackson, le précédent guitariste de Windhoek et que nous avons joué en rappel la veille. Après quoi je prends un taxi qui me conduit chez Gilles et Henriette qui nous a préparé ce qui pourrait être notre meilleur repas de toute la tournée et une des plus belles après-midi en ce qui me concerne. Séance de sax entre filles, où Sophie salue les facultés naturelles d'Henriette sur l'instrument.

Nous rentrons à l'hôtel à 7:00. Ce matin, lever à 4H30 pour prendre notre avion de 7h00 pour Johannesburg. Il est 14h00, et j'attends notre petite compagnie, partie déjeuner pendant que je rendais compte de notre progression sur ce continent passionnant. Lawrence, notre chauffeur est là pour nous conduire à Soweto...

... De retour de Soweto où nous avons visité le musée qui commémore les événements de juin 76. Notre chauffeur avait 18 ans à l'époque, et a pris part aux manifestations comme beaucoup des étudiants noirs. Il vit aujourd'hui à Soweto et il parle de cette époque avec beaucoup d'élégance et de dignité, toute en retenue. Nous l'avons quitté tous assez émus je crois. En tout cas, moi, je l'étais.

Bises à tous,
L.

VI

10h30 du matin. Encore à Johannesburg pour quelques heures. Ce soir nous serons à Bujumbura, au bord du lac Tanganyika.

Yoni est en train d'exécuter une danse étrange - d'adieu peut-être - devant le chat de notre guest house alors que nous attendons Ben du centre qui vient chercher Sophie pour un dernier tour en ville.

Hier matin, nous trouvons un club très accueillant, tenu par une star locale, le saxophoniste et leader Siphon Mabuse. Les ingénieurs sont terriblement en retard et nous reportons la balance. Pendant que Sophie part donner deux interviews, Yoni, Fifi, Gautier et moi faisons une promenade en ville accompagnés par un Ben pas du tout rassuré de me voir prendre des photos. Tout le monde est sur ses gardes ici et l'ambiance est assez tendue. Mais en définitive, ces rues commerçantes me rappellent beaucoup certains quartiers du Queens à New York et j'attrape quand même quelques beaux sourires. Après une bonne heure de marche, nous nous posons dans le marché indien pour un repas trop épicé. Retour au club pour une balance express, puis à l'hôtel pour la sieste.

Nous montons sur scène à 8h30 après une présentation dithyrambique de Siphon devant une salle bien pleine. Bonne surprise pour un mardi soir. C'est notre cinquième concert sur dix. Sans doute pas le meilleur, mais pas mauvais non plus avec pas mal de tentatives et de propositions intéressantes. Comme tous les groupes qui font une grosse tournée, nous sommes confrontés à la difficulté de présenter le même répertoire à chaque concert en évitant les automatismes et la routine qui guettent à ce stade, et qui sont les ennemis de cette musique, sa nécrose. Jusque-là, on s'en est pas trop mal sorti je trouve.

Nous quittons définitivement le Sud de l'Afrique. On se faisait la réflexion avec Yoni ce matin que, jusqu'à présent, c'était le Malawi qui nous a le plus séduit. J'espère retrouver un peu de ces atmosphères au

Burundi - même si nous n'y restons pas longtemps et que le pays est en train de refaire la guerre du Rwanda - en Ethiopie et au Kenya. Et puis après, ce sera les îles. Mais nous n'y sommes pas encore. Pour l'heure, nous nous préparons pour l'aéroport...

Bises à tous,
L.

VII

Addis-Abeba, Ethiopie, dimanche 25 novembre 2007

Reprise de ce journal avec beaucoup à écrire. Il est midi, je suis assis dans le restaurant de l'hôtel, avec une horrible musique de fond. C'est vraiment affligeant d'entendre cette soupe américaine hideuse dans des pays à la culture musicale si riche. Une marque comme une autre du rouleau compresseur capitaliste. Je suis presque seul. Trois coureurs éthiopiens sont attablés, mais j'y viens...

Reprenons où je vous avais laissé. Voyage de Johannesburg à Bujumbura sans problèmes, mise à part la contrebasse qui a encore souffert du transport. Cette fois-ci, c'est la sangle qui la maintient à l'intérieure du flight qui a cédé. Comment ? Mystère. On note que c'est toujours quand nous venons de Johannesburg que nous avons ce genre d'incidents, ce qui confirme la très mauvaise réputation de cet aéroport.

A notre descente d'avion, nous sommes immédiatement assaillis par une horde de moustiques affamés. Capitaine et Jean-Marie sont là pour nous aider à nous acquitter des formalités de douanes et nous conduire à l'hôtel. Comme souvent depuis notre départ, les policiers et les miliaires rivalisent de sourires et d'amabilités. Notre hôtel est situé en bordure du lac Tanganyika. Construit dans les années soixante, il a plutôt bien résisté aux assauts du temps. Les lignes sont très simples, laissant à une végétation luxuriante toute sa liberté.

Alors que nous dînons au bar du restaurant, une belle chouette vient s'y engouffrer par la grande ouverture qui donne sur la plage. Il y en a beaucoup ici. Il y a aussi des singes en captivité et des sortes de grands échassiers à houppette qui paradent sur la petite pelouse. Malheureusement le poisson que je commande va me coûter la journée du lendemain. Le soir, je vais faire une promenade sur la plage. Je discute avec un des gardes qui patrouille la nuit quand un petit animal étrange vient se joindre à nous. Il ressemble à un gros scarabée dont la coque est une reproduction en miniature de ces boucliers Massai. C'est un crabe africain, tout simplement.

Le lendemain, je suis cloué au lit - quand ce n'est pas sur la cuvette des toilettes - malade d'une intoxication alimentaire. Je zappe la balance qui a lieu l'après-midi. Heureusement que nous avons été prévoyants et que nous avons une bonne trousse à pharmacie. C'est dommage ; d'après le peu que j'en ai vu, et aussi ce que m'en rapportent mes camarades, Bujumbura ne déçoit pas. C'est encore une de ces villes à première vue complètement chaotique et qui vibre d'une énergie communicative. Nous en aurons la preuve le soir même.

Le concert a lieu dans la salle du centre culturel français, la seule salle de spectacle de la ville. Le piano est bien fatigué, et notre accordeur ne peut pas faire des miracles. Il a pourtant parcouru 500 kilomètres depuis Kigali au Rwanda où il réside et se débat avec quatre bouts de ficelle pour faire tourner une petite école de musique. La seule là-bas, quand la plupart des villes que nous visitons n'en ont pas.

Nous montons sur scène devant une salle comble et métissée. L'ambiance est bouillonnante. La plus chaude depuis le début de notre tournée, le public n'attendant pas la fin des solos pour manifester bruyamment son contentement. Nous sommes tous galvanisés par autant d'énergie et nous délivrons notre prestation la plus électrique. Je dois quand même quitter la scène en plein concert pour me rendre aux toilettes... Un premier rappel avec un

chanteur sénégalais somme toute anecdotique, et un deuxième avec le désormais classique "Jackson". Je me fais la réflexion que c'est le concert qui répond le plus à l'idée que je me faisais de cette tournée.

Après quoi, je laisse notre troupe aller dîner en compagnie du directeur du centre pendant que je vais soigner mes intestins d'un jeun et d'une longue nuit de sommeil. Bien m'en a pris puisque je me lève en meilleure forme le jour suivant. Il pleut sur la plage, puis le soleil revient. Le lac est immense, qui abrite toute une faune et une flore d'une grande diversité. Dont de très gros crocodiles. Nous avons la matinée devant nous. Fifi et Sophie en profitent pour attraper des coups de soleil au bord de la piscine. Je lis à l'ombre d'une cahute sur la plage.

Après un rapide repas - je joue la sécurité et prends des pâtes - nous revoilà parti. Décollage de Bujumbura, vers Kigali, puis Addis-abeba où nous atterrissons à 21h00. Je repère un jeune africain qui à l'air complètement perdu. Il est paralysé devant l'escalator que nous devons emprunter. "Show me" me lance-t-il.

Cela me rappelle un épisode similaire à l'aéroport de Johannesburg. Nous sortions de l'avions et devons parcourir un bon kilomètre avant d'atteindre la douane. Il y avaient plusieurs tapis roulants tout le long du trajet. Je sortais de l'avion avec l'homme qui était assis à mes côtés. Alors que nous discussions, je sentais qu'il se raidissait à mesure que nous approchions du premier tapis. Je me tenais assez proche de lui afin qu'il puisse se rattraper à mon bras au cas où il devait trébucher, ce qui n'a pas manqué d'arriver. Pareil quand il a fallu revenir sur le sol ferme. A chacun des cinq ou six tapis roulants, il s'est retenu à moi pour ne pas tomber. Le pauvre homme n'avait tout simplement jamais vu ça. Il semblait tellement décontenancé que j'ai fini par dire quelque chose comme "these things can be dangerous sometimes", ce à quoi il a répondu par un long silence avant de me regarder et de me demander gravement ; "but what are they for ?".

Dès que nous sortons de l'aéroport d'Addis, nous sommes tout de suite saisi par le froid de la nuit. Autour de 15 degrés, ce qui est courant ici. Après l'hôtel, on nous conduit dans un restaurant situé à côté de la belle gare ferroviaire construite par les français en 1913. L'endroit est assourdissant avec du RnB américain et des danseuses tout juste habillées. Tout ce que nous voulions éviter. La carte présente plus de mets européens que locaux mais je choisis quand même le plat éthiopien. Du boeuf aux oignons servi avec ce qui est la base de l'alimentation éthiopiennel'ingéra. Une sorte de crêpe fermentée faite à base d'une céréale qu'on ne trouve apparemment qu'ici. Avec la main droite, on en découpe un morceau avec lequel on saisi les aliments qui sont eux-mêmes servis sur une grande ingéra. C'est très bon. Le gros défi dans les jours qui viennent sera d'éviter les épices. Nous allons vite nous coucher.

Réveil à 5h45 par le beau chant du muezzin qui va durer plus d'une heure. L'Ethiopie est multiconfessionnelle avec une majorité d'orthodoxes, une grande communauté musulmane qui ne cesse de grossir, et une communauté importante de protestants. Les catholiques sont minoritaires mais encore présents dans les écoles et les hôpitaux. C'est aussi un des rares pays d'Afrique a n'avoir pas connu l'occupation, à l'exception des italiens fascistes pendant le deuxième guerre mondiale. La chute du régime communiste en 93 a laissé place à ce qu'on appelle ici une démocrature. L'économie est fragile, même si elle se porte mieux. Cette année marque aussi le Millenium du pays. Le calendrier est hérité du calendrier égyptien et commence l'année le 11 septembre. Depuis deux mois, nous sommes en l'an 2000.

Après mes exercices matinaux, je sors me promener tout seul. Je marche un moment dans un quartier où toutes les boutiques vendent du matériel de construction. C'est samedi et il y a foule.

Une demi-heure de marche et je suis complètement

perdu. Deux jeunes hommes me dépassent et me disent bonjour en anglais. Je les rattrape et leur demande la direction du Mercato. C'est le plus grand marché africain qui attire des gens de toute l'Ethiopie et même des pays voisins et qui s'étend à perte de vue. Il me disent que j'en suis très loin, surtout à pied. Au moment de nous séparer, l'un d'eux me propose de m'accompagner, il a du temps à me consacrer et ça lui fait plaisir. Je le suis jusqu'à sa petite échoppe de produits de beauté, et il me présente à deux de ses associés. Il m'explique que nous pouvons prendre un taxi individuel, mais que c'est beaucoup plus cher, et il suggère que nous prenions un taxi collectif. Sortes de petit bus avec six à huit places à l'arrière où l'on s'entasse gaiement. Tadiwos à 23 ans, orthodoxe récemment converti au protestantisme, il partage sa vie bien remplie entre sa boutique, ses études, les services au temple, et sa fiancée. Il vit toujours chez ses parents. Il a adopté un orphelin qu'il a trouvé dans la rue il y a deux ans et qui vit désormais avec eux. Il y en a à chaque feu rouge de ces enfants des rues et la misère est partout poignante.

Nous arrivons au Mercato que nous trouvons en pleine effervescence. C'est samedi. Tout ce qui se produit en Ethiopie où qui s'importe ici se vend là. De la nourriture, aux habits, à l'artisanat, aux matériaux de construction, à la tôle, au bois... C'est aussi une gigantesque entreprise de récupération et de tri. Toutes les poubelles de la ville sont minutieusement fouillées, et chaque bout de tissu, de métal, de plastique ou de bois s'échoue ici où il va être cassé, transformé, retaillé, réutilisé. C'est un dédale d'allées plus ou moins grande avec ici, des poulets dans des grandes cages en osier, là des ferronniers qui travaillent dans un vacarme de ferrailles, ici des montagnes de chaussures en plastiques, là des sacs d'épices, d'herbes et de céréales... Nous nous baladons pendant plus de deux heures qui passent comme deux minutes. Mon guide et toujours d'une gentillesse extrême, toujours attentif, il me montre une foule de détails, blague avec tout le monde, et surtout m'amène là où sans lui je ne serai jamais

allé. Je suis le seul blanc et tous les regards se tournent vers moi. Beaucoup de sourires, mais aussi des expressions plus réservées et parfois même franchement hostiles. Heureusement que j'ai eu l'intuition de ne pas sortir avec l'appareil photo. Ce n'était vraiment pas l'endroit. Nous reprenons un taxi et nous sommes revenus à sa boutique à 13H00. C'est lui qui a payé les deux trajets, plus une bouteille d'eau et il me faut insister longtemps pour qu'il accepte un billet de vingt dollars. Je lui demande de réfléchir à ce qui pourrait lui faire plaisir de France et nous échangeons nos adresses et nos emails. Cette matinée est assurément un des plus beaux cadeaux de cette tournée. Je rentre aussi avec un méchant coup de soleil sur le crâne. Addis-Abeba culmine à 2500 mètres d'altitude, ce que je ne savais pas jusqu'à hier, et si la brise qui souffle hâte toute sensation de chaleur, le soleil n'en est pas moins féroce.

Après un plat de pâtes et une sieste, nous partons pour "Il Instituto Di Cultura Italiana". C'est la seule salle de concert munie d'un piano dans toute la ville. Mais c'est à peu près sa seule qualité. Le sol en marbre, les grandes tentures rouges, les moulures, les dorures, la scène très haute avec une grande fausse avant les premiers sièges... on se croirait dans un pays du bloc soviétique. Une balance laborieuse, un deuxième accord par un type complètement fumiste - ou sourd - et nous sommes fin prêts pour jouer. Seulement le concert est prévu à 18h30 et quand arrive 18h30, il n'y a toujours pas l'ombre d'un public. Nous attendons, fatalistes. Je sors soulager mon coup de soleil que j'ai tartiné à la Biafine sous la brise du soir. Je suis rouge comme une tomate. A 7h00 passé, c'est péniblement qu'une petite cinquantaine de personnes, tous des expats, s'éparpillent dans les gradins et je me dis que les concerts se suivent et ne ressemblent pas. Notre prestation sera à l'image de cette salle.

Après quoi Fifi et Sophie nous lâchent à l'hôtel et nous partons sans eux dîner dans le "meilleur restaurant éthiopien" dicit un jeune chargé d'affaire

du centre, et qui n'est autre qu'un attrape touriste avec un groupe de musiciens, et des danseuses et danseurs "traditionnels". On nous sert deux grandes Injeras chargées de mets de toutes sortes que nous mangeons quand même bien volontiers. Je suis assis entre le directeur, un jeune con bourré de tics qui tient absolument à nous inviter chez lui après le repas alors que nous sommes tous épuisés, et un vieil éthiopien beaucoup plus sympathique, ancien banquier, et aujourd'hui trésorier du CCF. Il me confirmera dans sa voiture en route pour la maison du directeur, qu'il y a, à Addis-abeba, bien d'autres endroits certainement plus authentiques et meilleurs pour goûter la cuisine locale... Et comme je le redoutais, cette visite tardive est un coup de grâce qui ne sert qu'à féliciter notre hôte sur la qualité de son piano, "le meilleur de toute l'Ethiopie", qu'il a fait venir depuis Glasgow où il était encore en poste il y a peu - nous n'échappons d'ailleurs pas au récit tumultueux de ce transport - où sur sa collections de whiskys écossais... Quel ennui. Retour à minuit passé dans ma chambre où je m'effondre.

Ce matin, réveil de nouveau à 5H30 par le muezzin que je trouve beaucoup moins pittoresque qu'hier. A 9h00, je m'extirpe du lit épuisé et voit sous ma fenêtre défiler les premiers coureurs. Aujourd'hui dimanche 25 novembre est le jour de la grande course nationale qui fait se disputer des centaines de milliers d'éthiopiens dont on connaît les qualités naturelles dans ce domaine. Pendant plus de deux heures, des milliers de garçons, mais aussi des filles et des enfants, passent en groupes, chantent, dansent, lèvent les bras en l'air tout en courant... j'en oublie la fatigue qui commence pourtant à peser sérieusement.

Demain, départ pour le Kenya où nous faisons simplement escale avant de quitter l'Afrique dont on aura eu finalement qu'un avant-goût bien éphémère.

Bises à tous,
L.

VIII

Nairobi, Kenya, mardi 27 novembre.

De nouveau sur l'ordinateur de Yoni, assis dans un couloir de l'aéroport de Nairobi avec deux bonnes heures à tuer.

Je reprends depuis Addis-abeba. Dimanche après-midi. Nous partons avec Fifi faire un tour. Nous quittons l'hôtel à pied, et marchons sur une artère principale avec toujours cette misère partout, ces enfants en guenilles, et ces estropiés qui traînent leurs blessures dans un air saturé de gaz d'échappements et de poussière.

Nous nous posons à la terrasse d'un petit café où des enfants viennent régulièrement provoquer notre générosité. Quand nous reprenons le chemin de l'hôtel, un jeune garçon nous rattrape, tout sourire. Il vient de finir sa journée à l'hôtel où il travaille. Il dit aussi qu'il se rend à l'église, puis il nous parle d'une cérémonie de fin d'année d'étudiantes qui a lieu tout près, et nous propose de nous y conduire. Nous le suivons dans un rue plus petite, puis une autre encore plus petite, puis un petit chemin, un maison... et nous viola déjà assis dans un salon avec des jeunes adolescentes qui surgissent de nulle part et qui se mettent à danser devant nous. Je flaire le gros traquenard, et me lève aussitôt. "Wait, wait, just five minutes..." l'entend-on implorer derrière nous alors que nous fonçons vers la sortie et la rue principale avec la certitude d'avoir échappé de justesse à un dépouillement en règle. Nous apprendrons plus tard que la même mésaventure est arrivée à Yoni à une heure d'intervalle dans la même maison, avec les mêmes adolescentes langoureuses et sans doute le même rabatteur. Il a été moins chanceux et a dû lâcher quelques billets.

Le soir, nous dînons à l'hôtel, et je me couche à 10H00. Réveil à 6H00. Notre avion décolle à 10H00 pour Nairobi. A l'arrivée, nous devons nous affranchir des formalités douanières qui nous soulagent aussi

de vingt dollars chacun. Longue file d'attente. Il est déjà une heure quand on se présente devant le dernier douanier qui est là pour la vérification des bagages. Si nous voulons passer avec nos instruments, c'est-à-dire la contrebasse et le sax, il faut payer 400 dollars... Ou alors les confier à la garde de l'aéroport jusqu'au lendemain, entreposés dans un cagibi fermé à clef. Ce que nous faisons à contrecœur. Nous sortons de l'aéroport à 14H00. Notre chauffeur est là. Direction le centre ville et l'Alliance Française. Tout le long de la route, perchés sur les grands arbres plats, des colonies d'énormes oiseaux à gros becs observent la circulation chaotique de ce début d'après-midi ensoleillé.

Le centre est très moderne est confère à cette ville un air occidental inattendu. Après un crochet par l'alliance, nous arrivons finalement à l'hôtel à 4H00 passé. Je suis épuisé et je pars seul à pied pour le marché de la ville. Là, je suis immédiatement assailli. J'ai laissé ma patience dans toutes ces heures de transit et je le dis assez fort pour toutes les guérites alentour ; soit vous cesser ce harcèlement tout de suite, soit je repars aussi sec. Immédiatement chacun se passe le mot qui fait le tour du marché en trois minutes. C'est très drôle. Dès que j'approche d'une boutique, on s'écarte, on s'invective, et on me laisse tranquille. Il faut dire que je suis le seul acheteur. Les touristes fuient les rues qu'on dit dangereuses. Je trouve de très beaux bijoux que je négocie âprement avant de me faire enfler, comme il convient.

Il est 17h00 passé, et je réalise que je n'ai rien dans le ventre depuis le matin 6H00 à Addis. En repassant à l'Alliance je retrouve Fifi qui mange un sandwich hors de prix. Je préfère une très mauvaise pizza dans un fast-food, qui n'a de fast que le nom. Nairobi n'est pas une destination gastronomique. Retour à l'hôtel à 18H30. Sur la route, je trouve du beau tissu. Long apéro tous ensemble avec le sosie de Miles Davis qui déambule entre les tables et souffle dans un bugle fatigué des airs improbables. Puis dîner infecte et toujours hors de prix. Je me couche à 11h00.

Ce matin, nous partons tôt vers l'aéroport. Circulation fluide. Nous y sommes à 9H15. Fifi, Yoni et Sophie partent récupérer les instruments qui, Dieu merci, n'ont pas souffert de cette nuit en captivité.

Nous quittons l'Afrique dans quelques heures. J'y reviendrai.

Bises à tous,
L.

IX

Île Maurice, 29 novembre.

De nouveau dans un aéroport, à une heure d'embarquer pour Antananarivo, Madagascar, notre avant-dernier vol.

Retour deux jours plus tôt.

Nous trouvons Rias à la sortie de l'aéroport qui nous conduit à Quatre Bornes, une petite bourgade du centre de l'Île Maurice. L'hôtel est populaire et accueille actuellement toute une classe d'enfants d'une Île voisine pour un séjour d'étude. Beaucoup de parents ont fait le voyage. Autour de la piscine, une végétation luxuriante.

Après une bonne douche, nous partons à pied retrouver Fifi dans un restaurant qu'on nous a conseillé. A tort. La nourriture est mauvaise, et surtout très chère. On s'est fait avoir comme des bleus. A l'intérieur, ambiance Karaoké hilarante. Couché à 23h00, en ce qui me concerne.

Lendemain, je suis réveillé tôt par le chant des oiseaux. Il y en a de toute sortes, dont des espèces de petits moineaux rouge vif qui semblent avoir été peints le matin même. Ils prennent cette couleur quand vient l'été. Après mes exercices, je rejoins Fifi au conservatoire. La salle est belle et dotée d'un excellent piano. Le meilleur depuis notre départ, de loin.

Nous allons au centre culturel français. C'est sans surprise que l'on reçoit un email de Mayotte à quatre jours du concert là-bas. Maamboudi, le régisseur sur place, nous informe que nous n'aurons pas de piano, mais le choix entre deux claviers pourris. Depuis que nous travaillons sur cette tournée, c'est la destination qui nous inquiétait le plus ; aucune information, une correspondance quasi impossible entre Madagascar, la Réunion et Mayotte avec seulement une petite heure entre deux vols assurés par deux compagnies différentes, et surtout aucune garantie financières, et pour cause, le directeur ayant été viré il y a peu et rappelé à Paris. Nous appelons Voahirana à Antananarivo qui a organisé toute cette tournée, et qui avait flairé les problèmes en amont en prenant soin de programmer Mayotte en dernier, en cas d'annulation. Après consultation générale, c'est précisément ce que nous décidons. Nous serons à Paris lundi soir.

Je laisse Fifi au bord de la piscine et déjeune dans un délicieux restaurant chinois. Maurice est un endroit étonnant qui fait cohabiter de nombreux types différents en totale harmonie. On est bien dans l'océan Indien. L'Inde est partout, avec de nombreuses boutiques de Sarhee, de bibelots, d'encens, de fleurs artificielles kythchissimes, des échoppes aux effluves de curry, et des indous affairés à chaque coin de rues. Il y aussi des chinois, des noirs, des blancs, et toutes sortes de métisses qui partagent la même langue, le créole. La même variété prévaut pour les lieux de cultes ; bouddhistes, musulmans, chrétiens...

Après une balance rapide, nous nous éparpillons. Trois heures à tuer que je passe à me balader sous un soleil radieux. Et je songe que je serai dans le métro parisien dans quelques jours. A notre arrivée à la salle, nous apprenons que l'accordeur ne viendra pas. Dommage. Le piano est archi-faux. Cela ne nous empêchera pas de délivrer ce qui sera pour moi un des meilleur - sinon le meilleur - concert de cette série. Nous avons un beau son, la rythmique est

rassemblée et Sophie s'appuie sur cette belle cohésion pour planter des solos inspirés devant une salle subjuguée. "Jackson" en rappel. Après un repas au Conservatoire de plats chinois que Fifi est allé chercher au restaurant du coin, je rentre me coucher à 11h00.

Ce matin, ballade au marché. Encore des tissus, et des senteurs indiennes. Nous sommes décidément bien loin de l'Afrique. Prochaine chronique de Madagascar. La dernière.

Bises à tous,
L.

X

10e et dernière chronique.

Je reprends à notre arrivée ici, jeudi après-midi. Il est déjà 16h00 quand, sur le parking de l'aéroport, nous laissons toute la bande de la Compagnie Créole (qui a fait le voyage avec nous depuis Maurice et qui se produit en ville le même soir que nous), et nous faisons enfin la connaissance de Vohiarana. C'est elle qui s'est chargée d'organiser cette tournée depuis le début. Direction le Centre Albert Camus, la salle où nous jouons samedi.

La route qui mène à Antananarivo - Tana pour les intimes - est bordée du vert éclatant des rizières, d'étales de légumes et de fruits, et d'enfants à moitié nus. Et toujours ces sourires éclatants dont je fais provision. Par contre, dès que nous sommes en ville, la misère nous assaille de toute part. Dans les embouteillages, des vendeurs de tout et de rien se fauflent entre les voitures, escortés par des grappes d'enfants mendiants. Je suis aussi frappé par le nombre de 2CV en circulation. Peintes en marron clair, ce sont les taxis de la ville. Il y aussi des Dianes, beaucoup de 4L, des R12, R9, R5... bref, toutes les voitures françaises des années 60 aux années 80. Il n'y a pas de compteur car le prix de la course se négocie, comme tout le reste ici.

Quand nous arrivons au centre, les ingénieurs ont déjà installé les instruments sur un plan de scène malheureusement obsolète, avec le piano à droite (ce qui n'est généralement pas le cas). Pour la première fois durant cette tournée, nous avons aussi un Fender Rhodes. N'ayant pas pris mes pédales d'effet, et après un mois sans, nous décidons de ne garder que le piano et réarrangeons la disposition tout en le maintenant à droite, pour une fois. Après quoi, nous partons pour notre guest house des 3 métis.

Tana s'étend sur plusieurs collines et vallées et ne ressemble à rien de ce que j'ai vu jusque-là. Les rues grouillent d'une agitation électrique. Il n'y a aucuns feux rouges et des agents de la circulation s'époumonent dans des sifflets pour tenter de faire régner un semblant d'ordre, en vain. Des petites maisons adorables avec des balcons en bois peints et des échoppes au rez-de-chaussée bordent les rues jusqu'à notre hôtel qui se dresse sur une crête d'où nous avons une vue imprenable. Après une séance photo pour un journal local, nous partons dîner au Duo, un restaurant que nous conseille la journaliste et qui est adossé au centre. Sophie retrouve un ami de longue date qui s'est marié à une malgache et qui vit désormais ici. Alors que je pousse la porte de ma chambre, un orage violent éclate sur la ville et des trombes d'eau s'abattent sans discontinuer pendant plus d'une heure. Je m'endors, bercé par le balais des 2CV sous ma fenêtre.

Samedi. Je me réveille à 5h00 du matin. Depuis quelques jours, j'ai l'impression de subir un décalage horaire complètement imaginaire. Le bruit de la circulation et les chansons de la Compagnie Créole qu'un mauvais haut-parleur perché sur un camion - qui restera garé sous nos fenêtres pendant trois jours - joue en boucle m'empêchent de retrouver le sommeil... J'entends aussi siffler les ouvriers qui repeignent la maison d'en face. Je m'extirpe du lit à 7h00, éreinté.

Après notre petit-déjeuner, nous partons, Sophie et

moi, pour une ballade improvisée. Nous longeons la crête jusqu'à trouver un grand escalier qui plonge dans le coeur de la ville et qui est aussi un grand marché à ciel ouvert. En bas, un autre marché encore plus grand bat son plein. Nous y traînons une bonne heure dans une ambiance détendue mais sans dénicher grand chose. Nous grippons sur la colline d'en face où nous trouvons un quartier beaucoup plus chic de banques et de bijouteries, et plus haut encore, un petit hôtel avec une terrasse qui surplombe la ville de manière vertigineuse. Pause Coca et échanges de sourires avec l'enfant qui déjeune à la table voisine. Nous évoquons Paris que nous allons retrouver bientôt.

La serveuse nous indique le marché au tissu où nous nous rendons en taxi. L'endroit est une véritable ruche qui n'apparaît probablement pas dans les guides touristiques. Tous les regards se portent sur nous. Beaucoup de vilaines choses et quelques trucs marrants que j'essaye de négocier, mais rien à faire, on nous demande des sommes faramineuses. De là nous rentrons à pied à l'hôtel en évitant les étalages qui occupent la moindre parcelle de trottoir et les voitures qui roulent à vive allure malgré la foule qui empiète sur la chaussée. Après ces trois heures à déambuler, j'ai l'impression que cette ville n'est rien autre qu'un gigantesque marché.

Déjeuner à l'hôtel suivi d'une sieste qui va un peu compenser la mauvaise nuit. Nous repartons pour la balance à 14H30. Quelques essais infructueux nous conduisent à reprendre notre disposition habituelle avec le piano à gauche. Les techniciens, qui en sont à leurs troisième mise en place, refont le câblage dans la bonne humeur. Retour à l'hôtel en vitesse pour une bonne douche.

Nous montons sur scène à 19H30 devant une salle quasi pleine qui, malgré une prestation tout à fait honorable, nous réservera un accueil mitigé. Dernier salut, et dernier rappel quand même avec "Jackson". Un cocktail nous attend, que je boude au profit des enfants qui traînent devant le centre. Je leur glisse

un billet, en dépit de toutes les recommandations, et j'ai droit à un concours de clins d'oeil en retour. Je retrouve toute la compagnie au Duo où je dîne d'un mauvais plat de pâtes. Sophie est partie avec son ami. Je m'effondre sur mon lit à 11H30.

Samedi matin. Je pars tôt au marché que Sophie a déniché la veille en partant toute seule à l'aventure. Aucun touriste en vue, je suis le seul Vasha (étranger en malgache) et je plonge dans l'effervescence du week-end avec bonheur. Les gens se pressent autour des étales qui ne sont tenus souvent que par quelques minots. Une partie du marché est réservée à l'artisanat et je trouve de belles choses. Pour rentrer, je fais des ziz-zag dans les ruelles de ce quartier populaire où je ne ressens aucune forme de tensions. Il faut dire qu'il y a beaucoup moins de misère qu'en centre ville.

Nous avons rendez-vous à 16H00 au Centre Culturel pour une visite chez un luthier dont Sophie a eu vent et qui était présent au concert. Il s'appelle Jean Bernard Pascal Rajerison mais tout le monde ici l'appelle Pass. Il nous attend avec son frère, ainsi que Bérénice, la directrice du centre accompagnée de son plus jeune fils, Timon. Nous partons en deux voitures. Très vite, nous retrouvons des rizières, des vendeurs le long de la route et des petites bourgades où notre convoi fait sensation. Quand nous arrivons enfin au Village de Pass, nous devons finir à pied, la route étant trop mauvaise. Des d'enfants se pressent sur notre passage, certains un peu méfiants quand même devant un tel défilé de Vasha.

La maison de Pass (!) est en bordure du village. Toute simple avec son petit balcon au premier, une petite cahute pour les toilettes - un trou, comme en Afrique - et le fameux atelier au rez-de-chaussée, bien rangé et qui respire le bel ouvrage. Notre homme travaille essentiellement le roseau qu'il va cueillir lui-même au quatre coins du pays pour confectionner des flûtes de toutes sortes qui s'exportent dans le monde entier. Nous avons droit à un petit concert de bienvenu donné par lui, son frère,

et son jeune fils de treize ans, David. Un garçon plein de talent et très appliqué qui ne tardera pas à se lier d'amitié avec Timon en lui montrant comment jouer de ces petites calebasses qui sont une autre spécialité de son père. Entre Sophie, Fifi, et moi-même, nous passons une grosse commande qui va l'obliger à travailler pendant la nuit et qu'il nous livrera le lendemain soir à l'hôtel. Retour en ville avec plein d'images en tête.

Dîner interminable - presque trois heures d'attente, un record - dans le restaurant de l'hôtel où nous préférons jouer la sécurité, sans doute à tort. J'avais pensé sortir et m'étais même renseigné sur les endroits pas trop envahis par les jeunes prostituées - souvent mineures - qui exercent partout ici, mais la fatigue est trop forte. Samedi soir à Tana se fera sans moi. Je monte me coucher à 11H30.

Je me lève tôt, pour changer. Je vois passer sous ma fenêtre les familles endimanchées se rendre à la messe. Retour au marché artisanal où j'avais été la veille et où je fais cette fois-ci la connaissance d'une jeune vendeur de tissu et d'épices. C'est aussi un troisième ligne de l'équipe nationale malgache qui a récemment fait le voyage à Marseille pour donner - perdre - un match face au Maroc. Il me propose de troquer mon blouson, ce que je refuse poliment. Je trouve encore beaucoup de belles choses que je négocie sans forcer dans une ambiance toujours conviviale.

Sophie, Yoni et Gautier ont commandé un chauffeur pour faire une ballade hors de la ville. Je choisis de rester. Je commence à faire mes bagages et réalise bien vite que je vais devoir me délester un peu si je veux ramener toutes mes emplettes. Je fais une sélection d'habits que j'emporte au marché pour mon ami rugbyman. Malheureusement, il est déjà parti. Je remonte à l'hôtel et fais la distribution entre les portiers et les réceptionnistes. Dimanche après-midi passe doucement et cette ville semble enfin se reposer un peu.

A 7H00, nous sommes attendu chez Bérénice, la directrice du centre, pour un apéritif dînatoire. Nous marchons bien vingt minutes avant de trouver enfin sa maison, une grande battisse appartenant à une vieille famille malgache. De la terrasse, la vue sur le ville est époustouflante et nous ne sommes qu'à quelques encablures de la maison du président. Pass nous rejoins avec son frère pour nous livrer les flûtes et nous offrir encore un bon moment. Je rentre assez vite finir mes affaires et me coucher tôt.

Ce matin, lundi, lever à 4H30. Départ à 5H00 de l'hôtel. Yoni est malade et nous faisons une halte sur la route de l'aéroport. Enregistrement laborieux et attente interminable dans la salle d'embarquement. Notre avion a plus d'une heure de retard. Nous sommes tous bien fatigués et impatients de pousser la porte de nos petits appartements parisiens.

Sophie dort à coté de moi alors que nous survolons le Kenya. Il est temps de fermer ce journal. Belle tournée.

L.

ooo